



HAL
open science

Compte rendu de: Critique des métaphysiques du propre. La ressemblance et le Verbe, coll.“ Europaea Memoria ” by Nanine Charbonnel, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, T. 206, No. 2, LES MOTIVATIONS AFFECTIVES (AVRIL-JUIN 2016), pp. 241-243

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Compte rendu de: Critique des métaphysiques du propre. La ressemblance et le Verbe, coll.“ Europaea Memoria ” by Nanine Charbonnel, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, T. 206, No. 2, LES MOTIVATIONS AFFECTIVES (AVRIL-JUIN 2016), pp. 241-243. Revue philosophique de la France et de l’étranger, 2016. hal-03348515

HAL Id: hal-03348515

<https://hal-u-picardie.archives-ouvertes.fr/hal-03348515>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nanine Charbonnel, *Critique des métaphysiques du propre. La ressemblance et le Verbe*, Hildesheim, Olms, collection « Europaea Memoria », 2014, 646 p.

Poursuivant résolument ses recherches sur les aventures sémantiques de la notion de métaphore à travers l'histoire de l'ontologie et de la théologie européennes, Nanine Charbonnel, professeur à l'université de Strasbourg et auteur notamment de *Comme un seul homme. Corps politique et Corps mystique* (2010), a le mérite de proposer ici, dans la pure tradition universitaire, une thèse clairement identifiable, qui, en ses aspects innovants, ne manquera pas de susciter des objections ou des agacements. On ne s'étonnera donc pas de l'épaisseur de l'ouvrage qui tient à la logique même d'une entreprise démesurée : pour démontrer ce qui est à démontrer, l'A. devait - rigueur philologique oblige ! - ne négliger aucun texte ni aucune explication. D'où le sentiment parfois un peu déroutant d'avoir surtout entre les mains une anthologie de tous les usages amphibologiques de la métaphore. Mais, redisons-le, N. Charbonnel, qui n'hésite jamais à dire ce qu'elle a à dire, quitte à déboulonner au passage quelques statues (voir, par exemple, les analyses sur Derrida et Ricœur, p. 35 et suivantes) ou à pointer les châteaux de sable de la phénoménologie herméneutique et/ou de la théologie (voir, par exemple, p. 476 et suivantes) devait anticiper et parer, au moyen d'un réseau ouvert de dizaines de textes se faisant écho, toute accusation de monomanie ou de pharisaïsme.

Car à vouloir à tout prix émanciper la notion de métaphore d'une histoire de la métaphysique et de la théologie qui en subvertit le sens et l'usage, N. Charbonnel s'expose bel et bien à un tel soupçon, non pas bien entendu - est-ce besoin de le préciser - pour des raisons d'ordre psychologique, mais parce que sa position théorique tend paradoxalement à méconnaître l'esprit des textes et à surdéterminer la lettre, au moment même où son exégèse se veut la plus inspirée. Que tous les penseurs européens aient été et soient encore, consciemment ou inconsciemment, victimes d'un oubli de l'usage proprement rhétorique de la métaphore, et qu'ils aient pris ou prennent indûment au propre ce qui devait ou doit être pris au figuré, c'est incontestable. Sur ce point, la démonstration de l'A. est imparable et demeurera peut-être inégalée (voir notamment, sur la notion théologique d'incarnation, le chapitre IV). En outre, que cette confusion entre le « comme » et le « en tant que » (cf. p. 44), c'est-à-dire le passage subreptice du sens figuré au sens propre, puisse avoir des effets politiques (conduire à l'hyper-individualisme et au délire de la subjectivité), comment ne pas le reconnaître également puisque nos représentations et nos jeux de langage, qui sont quelque chose du réel, ont incontestablement un effet sur lui ? Cela dit, on ne voit pas pourquoi, sauf au nom d'un principe d'ordre strictement linguistique ou philologique, l'on devrait disqualifier les usages prétendument illégitimes de la métaphore. Après tout, la dissolution du rhétorique dans l'ontologique demeure inséparable de la pensée et du langage qui l'effectuent, et l'effectuant, la dynamisent. L'esprit et le sens, qui ne se réduisent jamais à la lettre, même s'ils en sont inséparables, font ainsi ce que bon leur semble, au-delà des catégorisations ou dichotomies linguistiques, rhétoriques ou philosophiques qui tentent de les enclorre, y compris celles du « propre » et du « figuré ». Dès que l'on parle, on risque de prendre les mots pour les choses ou les choses pour les mots, et cela, sans jamais percer l'énigme d'une telle substitution ou délégation.

En ce point, on pressent que loin de craindre les objections, N. Charbonnel a plutôt pour but de les appeler de ses vœux, voire de les provoquer. Car l'enjeu n'est autre que celui de l'essence même de la philosophie pérenne, dont la *Critique des métaphysiques du propre* - si elle est bien ce à quoi elle ressemble, sans pour autant n'être que ce à quoi elle ressemble - n'est après tout que l'une des figures. En nous rappelant courageusement que les hommes ne savent pas penser (et donc philosopher) autrement qu'en parlant au figuré alors qu'ils croient parler au propre, l'A. pointe à nouveaux frais l'aveuglement et la déraison qui, depuis

toujours, accompagnent le *logos* comme son ombre. D'où la référence, dès l'« Introduction », au camp de Buchenwald. Qu'est-ce que penser ? Qu'est-ce qu'être un homme ? Telles sont au fond les deux questions majeures que retrouve N. Charbonnel. Autant dire que son insistance sur le statut de la métaphore n'est pas une posture esthétisante. Il s'agit plutôt, à l'instar de Feuerbach (cf. p. 401-408) de promouvoir un humanisme sans illusions mais sans désespoir. Jamais ennuyeux malgré une érudition écrasante, jamais moralisateur malgré un radicalisme éthique inhabituel, cet ouvrage vaut comme un nouvel et brillant *Éloge de la folie*.

Alain PANERO